

LA TÊTE
SOUS L'EAU

OLIVIER ADAM

LA TÊTE
SOUS L'EAU

Roman



VOIR DE PRÈS

© Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2018
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse et aux jeunes adultes
© 2019, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-170-0

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

I

Les grandes marées

Voilà. Je suis dans ma nouvelle chambre. Ma nouvelle maison. Loin de toi. Dehors il fait beau. La plage est bondée. Tout le monde a l'air heureux. La mer est belle. Qu'est-ce que j'en ai à foutre ?

Je suis désolée. Je sais que j'ai foiré nos adieux (« nos au revoir », me corrigerais-tu). Que je me suis comportée comme une merde. Que ce n'est pas à toi que je devais m'en prendre. Mais à mes parents et à eux seuls. Je leur en veux, tu sais. À mort. J'ai décidé de leur tirer la gueule jusqu'à la fin de mes jours. Mais qu'est-ce que ça change ? Ça ne

fait pas une semaine que je suis ici et tu me manques.

Je sais ce que tu vas me dire. Que pour le moment c'est exactement comme si j'étais partie en vacances. On est en juillet. Je suis en Bretagne. Toi en Espagne. Rien d'anormal. Mais après ? Tu vas rentrer à Paris. L'été va passer. Tu vas retourner à Racine. Reprendre le théâtre. Et moi je serai toujours ici. Je ne sais pas comment je vais tenir. Je déteste déjà ce lycée de merde. Et tous ceux qui s'y trouveront et qui ne seront pas toi.

J'ai tellement peur que tu m'oublies. Que tu m'effaces peu à peu. J'ai tellement peur que notre histoire finisse comme ça. Alors qu'on n'en était qu'aux débuts.

*Nous n'avions pas fini de nous parler
d'amour.*

*Nous n'avions pas fini de fumer nos
Gitanes.*

*Tu sais, c'est ce poème de Genet.
Sur mon cou. Tes parents adoreraient.
(Ah ah ah...)*

*Je voudrais sentir ton odeur. Caresser
tes cheveux. Prendre ta main dans la
mienne. Je voudrais que tu m'embrasses.
Partout.*

*Dis-moi que tu vas venir cet été. Je
vais parler à mes parents. Je suis sûre
qu'ils seront d'accord.*

Je t'aime.

Léa

J'adresse un signe de tête à Bastien et je descends. Le bus poursuit sa route le long de la côte. Je le regarde s'éloigner un instant. Il n'y a plus que lui à l'intérieur. Au lycée, ils ne sont qu'une poignée à vivre à Saint-Briac, la ville d'à côté, terminus de la ligne. Enfin, ville... il faut le dire vite. Juste une station balnéaire, avec ses maisons et ses villas regroupées en retrait des plages, la plupart vides en morte-saison, soit neuf mois sur douze. Dans ma classe, Bastien est le seul. Et nous ne sommes pas très nombreux non plus à habiter ici, à Saint-Lunaire. Un village à peine plus

grand et lui aussi dédié aux vacances ou à la retraite. Je dépasse la vieille église romane, les courts de tennis en terre battue, cernés de roses trémières en été. Puis je prends la rue de la plage, bordée de restaurants qui n'ouvrent qu'aux beaux jours. Le Grand Hôtel cache la mer par endroits. J'aperçois mon père, attablé à la terrasse du petit bar de plage. Dès que le soleil perce il s'installe là pour travailler. C'est un peu son bureau, ouvert sur le ciel et l'horizon. Sinon il bosse à la maison. Dans sa chambre ou dans le salon. Rarement dans le jardin, ou ce qui en fait office : un petit carré de pelouse entouré de palissades. Juste assez pour planter une table, quatre chaises et deux ou trois transats.

Mon père est plus ou moins journaliste. Il écrit dans *L'Émeraude*, l'hebdo local.

— Une chance, une opportunité incroyable...

Voilà ce qu'il nous a sorti quand il a trouvé ce job, il y a bientôt deux ans. Il en avait marre de Paris. Ma mère aussi il paraît. Même si je ne l'avais jamais entendue s'en plaindre jusque-là. De la vie en général, peut-être. De la vie avec mon père, sans doute. Mais de la vie à Paris, non.

— Vous vous rendez compte de la chance que vous allez avoir ? Vivre à la mer toute l'année ! nous répétaient les parents.

Ils étaient en boucle. Comme s'ils voulaient s'en convaincre eux-mêmes.

À les entendre, c'était leur rêve depuis toujours. Et tant pis s'ils ne nous en avaient jamais parlé avant. Sérieusement en tout cas. Sinon en regardant les annonces aux devantures des agences immobilières l'été, quand nous passions nos vacances dans le coin. Des rêveries sans conséquence, qui ne faisaient de mal à personne.

Quelques semaines plus tard nous avons déménagé. Ils avaient trouvé une petite maison tout près de la plage. Ma sœur était furieuse. Selon elle, ce bled c'était génial l'été, mais y vivre à l'année ça semblait proche de l'enfer. En dehors des congés, il n'y avait plus personne à part des vieux et des touristes allemands égarés, qui avaient l'air de se foutre de la pluie et du vent

qui vous griffaient en permanence. Il n'y avait rien à faire si on n'était pas surfeur ou voileux. Ou du genre à se balader des heures sur les falaises en observant la flore et les oiseaux. Mais ça, à moins d'avoir plus de quarante ans, personne n'en voyait l'intérêt. En tout cas pas Léa. Pour couronner le tout, le lycée était à une demi-heure en bus, il fallait passer Dinard puis traverser le barrage qui enjambait le bras de mer pour échouer dans un quartier pavillonnaire tout à fait mort de Saint-Malo, loin de la ville fortifiée, des remparts et des plages. Elle avait laissé à Paris tous ses amis, peut-être même son mec, si elle en avait un. Sans compter sa petite vie, qu'elle aimait par-dessus tout. Son lycée. Les cafés,

les cinés, les concerts, ses librairies préférées, ses boutiques favorites. Bref, Léa était furieuse et aussi longtemps qu'elle a été parmi nous elle n'a pas cessé de tirer la gueule, ses écouteurs dans les oreilles en permanence, de parler aux parents comme à des chiens, de s'enfermer dans sa chambre et de passer son temps rivée à son portable et à ses anciennes copines via WhatsApp. À l'entendre, les parents avaient gâché sa vie.